

CHARLES-JEAN LAUBERT

*Pharmacien en chef à l'Armée d'Espagne et à la Grande Armée,  
Pharmacien Inspecteur et Membre du Conseil de Santé,  
Inspecteur général du Service de Santé,  
Membre de l'Académie de Médecine,  
Président de la République Parthénopeenne  
Commandeur de la Légion d'Honneur,  
1762-1834*



FIG. 10. — Charles-Jean Laubert (1762-1834).

## CHARLES-JEAN LAUBERT (1762-1834)

« Agis toujours de telle façon que ton action puisse servir de règle à tous les semblables ».

KANT.

Charles-Jean Laubert naquit à Téano petite ville de la terre de Labour, dans le royaume de Naples, le 8 septembre 1762, d'une famille originaire de France établie dans les Pays-Bas et protestante.

Son père, Colonel wallon dans l'armée de Don Carlos, roi d'Espagne (Charles III), qu'il suivit à la conquête de ce royaume, resta à Naples avec le second fils de Don Carlos, Ferdinand, investi de la Couronne des Deux-Siciles ; il dut laisser croire, pour conserver son emploi et une existence à sa famille, qu'il était de la religion catholique ; mais il déclara à sa mort, qu'il avait toujours vécu et qu'il mourait dans la religion de ses pères.

Charles-Jean Laubert tenait beaucoup à son origine française ; il ne voulut jamais donner à son nom une terminaison italienne.

Destiné dès son jeune âge à l'état militaire dans une des armes savantes, il ne tarde pas à s'orienter dans une voie toute différente.

Confié aux soins d'un professeur, ami de la famille, le jeune Laubert se fit de bonne heure remarquer par la vivacité de son esprit et le sérieux de son caractère.

Ses études furent si brillantes que ses maîtres songèrent à l'engager dans l'instruction publique ; ceux-ci consentirent, pour y décider leur élève, à recevoir gratuitement ses trois frères, dont il était l'aîné. Ainsi, le premier acte sérieux de la vie de Laubert fut un geste de générosité envers les siens.

Dans la voie qu'il venait d'adopter, Laubert recevait des témoignages d'affection à mesure qu'il avançait en âge et en savoir.

Envoyé à Rome, il acquit, dans la capitale du beau parler italien, cette prononciation harmonieuse et pure, inconnue dans sa ville natale, et à laquelle sa conversation dans sa langue maternelle, empruntait un effet ravissant. Doué d'une mémoire peu commune, Laubert, jeune encore, devenait un parfait érudit : on était émerveillé de trouver un homme si prompt à déclamer avec un charme extrême, à

l'occasion d'un mot retenu au cours de la conservation, des chants entiers de poèmes latins et italiens.

Distingué à Rome par un prélat, Monseigneur Gayetani (1), qui le prit sous sa protection et le favorisa dans son labeur, Laubert reçut ainsi livres et instruments qui lui facilitèrent l'étude des mathématiques, de la physique et de la chimie, sciences qui eurent sa constante prédilection.

De retour à Naples, il apprit l'ouverture d'un concours pour une chaire d'hydrographie, le sujet à traiter étant laissé au choix des candidats. Laubert se présenta ; il exposa la question adoptée, choisie parmi les plus ardues dans l'ordre mathématique, avec tant de lucidité, qu'il fut proclamé vainqueur à l'unanimité. Laubert n'avait que 22 ans. Il professa avec une rare distinction les sciences physiques et mathématiques.

La Révolution française venait de donner aux esprits cette forte impulsion que les plus solides résistances n'ont pu arrêter ; elle comptait à Naples des partisans nombreux dans la noblesse, le clergé, le barreau, la médecine, le haut commerce, la grande propriété. Laubert en fut le zélé propagateur, d'autant plus qu'à cette époque les principes sur lesquels elle était basée n'avaient pas encore servi de prétextes aux excès que nous connaissons, et qu'elle le rendait fier de son origine française.

Dans ses leçons devant un auditoire que son éloquence et son immense savoir rendaient nombreux, Laubert saisissait avec un art infini toutes les occasions de mettre en avant ses idées philosophiques. Son influence était grande parmi les jeunes gens des meilleures et plus importantes familles de la capitale avec lesquels l'aménité de ses mœurs le mettait en rapport.

Il entrevit dans la diffusion des sciences physiques, qui prenaient un essor remarquable en France, en Allemagne et en Angleterre, un moyen puissant de doter l'Italie d'une Académie des Sciences.

Par la flamme toute scientifique de ses savantes leçons, il inspira aux jeunes Napolitains le désir de cultiver les sciences physiques, et c'est à lui que Naples est redevable de la fondation d'une société d'Emulation où chacun, apportant son tribut, participait à l'instruction de tous.

Convaincu que la chimie appliquée à la technique de certaines disciplines artistiques était capable d'ouvrir des voies particulièrement fécondes, Laubert transformait son laboratoire en atelier ; dès 1788, il s'attachait à l'extraction de l'indigo d'une plante indigène, *isatis tinctoria*, par la macération de ses feuilles dans l'eau, par un

(1) GAYETANI, auteur de différents mémoires, particulièrement d'une histoire naturelle du buffle, très estimée.

procédé décrit plus tard, par Gren, dans le *Journal de Crell*, et rapporté par Berthollet (1), dans ses *Eléments de l'Art de la teinture*. Soucieux de voir son pays, si riche en mines de soufre, échapper à l'apport étranger pour la préparation en grande quantité de l'acide sulfurique si étroitement associé à presque tous les progrès techniques des arts industriels, il mit au point des procédés pratiques pour la fabrication de ce produit. Ses efforts ne furent point encouragés : les conceptions de Lavoisier, lui créèrent, parmi les partisans des anciennes doctrines, une opposition telle que son projet ne fut adopté que vingt ans après.

Pendant la réputation de Laubert progressait rapidement parmi les jeunes savants. Ainsi grâce au génie de Laubert naquirent, à son profit, sous le ciel serein de l'Italie méridionale, ces doux et encourageants sentiments d'estime mutuelle que le culte des sciences établit entre les hommes.

Des esprits ainsi préparés, informés aussi, par ailleurs, avec précision, des découvertes récentes des chimistes français dont les travaux suscitaient l'enthousiasme des gens instruits de tous les pays, ne pouvaient rester insensibles à la révolution de 1789.

C'est ainsi que la nouvelle génération de Naples était presque mûre pour une révolution, lorsque l'Amiral Latouche-Tréville (2) aborda dans le port de cette capitale sur un vaisseau français.

Les napolitains allaient entrer dans la première coalition contre la France : le 18 décembre 1792, l'amiral français contraignit le roi Ferdinand IV, fils et successeur de Charles VII, à signer un traité de neutralité, qui, d'ailleurs, ne fut pas observé. Il s'agissait de demander raison de quelques propos injurieux pour la nation française, tenus par l'ambassadeur de Naples près le Grand Sultan et rendus publics par les journaux.

Laubert prit contact avec l'officier-général, qui, s'était chargé de

(1) BERTHOLLET (Claude-Louis, Comte), chimiste français, né à Talloires près d'Annecy en 1748, mort à Arcueil en 1822. Fit ses premières études au Collège d'Annecy, puis à Chambéry, puis à Turin où il fut reçu Docteur en 1779 et élu membre de l'Académie des Sciences en 1780. En 1784, il est directeur des teintures. Membre de la Commission des Monnaies en 1792 et de la Commission d'Agriculture en 1794 ; la même année il occupe une chaire à l'Ecole Normale. Il fut un des fondateurs de l'Ecole Polytechnique où il professa la chimie. Membre de l'Institut d'Egypte avec Monge en 1795. Rentré en France en 1804, il est nommé sénateur de Montpellier. A la seconde restauration, Berthollet entra à la chambre des Pairs. Sa statue a été érigée à Annecy.

(2) LATOUCHE-TREVILLE (Louis-René-Madeleine LE VASSOR de), amiral français, né à Rochefort en 1745, mort à Toulon en 1804. Neveu du Comte Charles-Augustin de la Touche-Tréville, lieutenant-général des armées navales, il prit part aux dernières campagnes de la guerre de Sept ans, chancelier du duc d'Orléans (1787), député de Montargis aux Etats-Généraux en 1789.

lui remettre une lettre de Brisson (1) et un ouvrage de ce savant physicien, ouvrage que Laubert se proposait de traduire en italien.

Soupçonné par le ministre Acton, qui dirigeait les affaires sous la conduite de la reine Caroline (2), d'avoir été en relation avec l'amiral français, Laubert, dont l'influence était considérable dans le parti libéral, signalé comme favorable à la religion protestante (son père s'étant déclaré luthérien au moment de sa mort), fut porté sur une liste de personnes qui devaient être arrêtées sous prétexte de conspiration contre la sûreté de l'Etat (3), et obligé de s'expatrier.

Il se réfugia à Nice, où se trouvait le quartier général de l'armée d'Italie, et obtint du Gouvernement d'être attaché à cette armée en qualité de *pharmacien de première classe requis* (4) sans passer par les grades inférieures. Il n'a que trente et un an.

Heurteloup (5), Inspecteur général du Service de Santé, ainsi que

il fut promu contre-amiral en 1792 : il commanda sous le Directoire une escadre dirigée contre Naples, participa en 1802 à l'expédition de Saint-Domingue. Nommé commandant de l'escadre de Toulon et vice-amiral, il couvrit la rade contre l'attaque des Anglais.

(1) BRISSON (Mathurin-Jacques), naturaliste et physicien français, né à Fontenay-le-Comte, en 1723, mort à Croissy en 1806. Membre de l'Académie des Sciences (1795) ; il est l'auteur d'un dictionnaire de physique et de travaux sur l'ornithologie et la pesanteur.

(2) MARIE-CAROLINE, reine de Naples et des Deux-Siciles, fille de l'Empereur François-I<sup>er</sup> et de Marie-Thérèse et sœur de Marie-Antoinette, née et morte à Vienne (1752-1814). Exerça le pouvoir sous le nom du faible Ferdinand-IV, qu'elle épousa en 1768. Elle fit congédier le ministre Tanucci, le remplaça par Sambuca, puis par son amant, Actor, Irlandais né en France. Sous ce ministère, Ferdinand déclara la guerre à la République française : ses troupes furent battues et la famille royale se réfugia sur la flotte britannique (1798). La République parthénopeenne fut proclamée. L'année suivante, Naples rouvrit ses portes à Ferdinand et à Marie-Caroline. Une junte d'Etat condamna au supplice les partisans du Gouvernement tombé. Lorsqu'en 1805 se forma une nouvelle coalition, Caroline poussa Ferdinand à y prendre part. A cette nouvelle Napoléon s'empara du royaume de Naples et plaça son frère Joseph sur le trône des Bourbons. Caroline se réfugia à Palerme, puis à Vienne. Elle avait eu de Ferdinand deux fils : François-I<sup>er</sup>, qui succéda à son père en 1825 et cinq filles dont Marie-Thérèse (impératrice d'Autriche) et Marie-Amélie (reine des Français).

(3) Quelques écrivains pensent que la conspiration était ourdie pour opérer un mouvement qui aurait rendu à la nation ses privilèges et son parlement. Peut-être la reine ne voulut-elle que se débarrasser des partisans des Français, en les faisant avertir sous-mains qu'ils devaient être jetés dans des cachots comme conspirateurs.

(4) Par décret du 28 juillet 1793, le ministre de la Guerre était autorisé à faire directement des nominations dans les divers grades sans être esreints, à cet égard, aux dispositions des lois précédentes. C'est alors que l'on vit des généraux de 25 ans.

(5) HEURTELOUP (Nicolas, baron), chirurgien militaire français, né à Tours en 1750, mort à Paris en 1812. D'abord attaché aux hôpitaux de la Corse, puis à Toulon et à l'armée du Midi, il est nommé en l'an III, membre du Conseil de Santé qui venait d'être réorganisé. Promu chirurgien en chef

les officiers de santé de cette armée reconnaissent vite les mérites de l'illustre proscrit ; qui trois ans après est nommé *pharmacien de première classe titulaire* à l'armée d'Italie.

C'est en cette qualité de Pharmacien en chef des hôpitaux militaires d'Antibes qu'il fit connaissance de Desgenettes (1), médecin en chef de cette armée. Dans cette ville d'Antibes encore, Laubert connut, apprécia et demanda en mariage l'épouse admirable qui lui rendit l'existence si douce et lui donna trois jeunes filles dont il fut entouré de tendresse et de soins touchants jusqu'à sa mort.

Ferdinand IV ayant repris les hostilités contre la France en 1798 par l'invasion des états romains, opérée par l'armée napolitaine, sous le commandement du général autrichien Mack, la conquête de Naples fut décidée ; Laubert fut appelé de la Haute-Italie où il était, auprès du général Joubert (2), à l'armée que réunissait le général Championnet (3) pour marcher sur Naples, où il entra bientôt.

d'armée en 1800, il remplace Percy à la Grande Armée, pendant le séjour de ce dernier en Espagne. Il organise les hôpitaux de Vienne et d'Ebersdorf sur lesquels furent dirigés, en 1809, les nombreux blessés d'Essling et de Wagram.

(1) DESGENETTES (René-Nicolas, Dufriche, baron), médecin militaire français, né à Alençon (Orne) en 1762, mort à Paris en 1837. Docteur de la Faculté de Montpellier, il servit à l'armée d'Italie, fut médecin-chef de l'armée d'Égypte. Il y ranima par un geste héroïque, la confiance des soldats en s'inoculant la peste. Il eut à propos des pestiférés une vive discussion avec Bonaparte. Inspecteur général du Service de Santé. Il fit la campagne de Russie. Assista à la bataille de Waterloo. Fut professeur à la Faculté de Médecine de Paris (1831). Maire du X<sup>e</sup> arrondissement. Membre de l'Académie des Sciences (1832) et de l'Académie de Médecine. Son nom a été donné à l'hôpital militaire de Lyon.

(2) JOUBERT (Barthélémy-Catherine), général français, né à Pont-de-Vaux (Ain) en 1769, tué à Novi en 1799. Etudiant en droit à Dijon en 1780, il fut élu en 1791, caporal au 3<sup>e</sup> bataillon des volontaires de l'Ain et envoyé à l'armée du Rhin. Sous-lieutenant à l'armée d'Italie, puis lieutenant, il se signala par son énergie. La valeur qu'il déploya à Loano (1795) lui valut le grade de colonel puis celui de général. Promu général de division à Rivoli. Il culbuta son adversaire dans les gorges du Tyrol et rallia le gros de l'armée française dans la vallée de la Drave. Nommé successivement général en chef des armées de Hollande (1797), de Mayence, d'Italie (1798), il ecrasa le Piémont sans coup férir. Il fut mortellement blessé d'une balle au cœur à la bataille de Novi.

(3) CHAMPIONNET (Jean-Antoine-Etienne), général français, né à Valence en 1762, mort à Antibes en 1800. Fils d'un fonctionnaire dauphinois, il se lia avec la Tour d'Auvergne et alla combattre au siège de Gibraltar. En 1792, il forma à Valence un bataillon de volontaires et fut envoyé à l'Armée du Nord. Sur le Rhin, il délivra Landau, prit Spire et Worms. En 1794, il contribua à la victoire de Fleurus et, à la tête de sa division, prit Juliers, Cologne et Dusseldorf. En Hollande, en 1797, puis mis à la tête de l'armée de Rome, il releva les courages, prit Capoue et Naples, où il organisa la République Parthénopéenne, et fit régner la justice. Mis à la tête de l'Armée des Alpes, il ne parvint pas, malgré ses efforts à résister aux Autrichiens. Blessé, il dut reculer sur Nice et il mourut du typhus à Antibes, le 3 janvier 1800.

Quand nos armées d'Italie eurent franchi les Alpes, Laubert exploita naturellement son grand ascendant sur les associations politiques en vue de propager les principes importés de France, particulièrement en Lombardie et dans les Etats vénitiens. Il n'en négligeait pas pour cela les devoirs de sa charge ; on le vit, en effet, ouvrir des cours de chimie dès qu'il avait quelques loisirs et, donner ainsi aux jeunes officiers de santé sous ses ordres une instruction qui les sauvait de l'oisiveté. C'est là que Sérullas (1) prit ce goût si vif pour la chimie qui lui valut dans la suite tant de notoriété ; Sérullas se plaisait à raconter qu'il devait ses succès dans le monde savant à la sollicitude paternelle de son chef.

L'influence de Laubert sur l'esprit public en Italie contribua peut-être au succès des armées françaises ; quoiqu'il en soit, Championnet entra dans Naples le 23 janvier 1799 et proclamait la République Parthénopéenne avec un gouvernement provisoire composé de 25 membres. Sur les instances de Joubert et de Championnet, Laubert en eut la présidence.

Il sut, dans ces délicates fonctions, concilier tous les partis, et, lorsque la tranquillité parut affermie, il se retira pauvre au sein de sa famille et reprit son service de pharmacien militaire en recommandant l'illustre Cirillo (2) aux suffrages de ses anciens compatriotes.

Les événements qui suivirent la bataille de Novi devaient ramener Laubert à Gênes, à Nice puis à Antibes, où il assista aux derniers moments de son ami Championnet (8 janvier) (3), après avoir perdu son autre ami, Joubert ; frappé mortellement à la bataille de Novi.

Ajoutons à ces noms fameux ceux de Suchet, de Dessoles, de Vauquelin, c'est dire que Laubert eut pour amis nombre de personnalités marquantes de son temps. Suchet (4), surtout donna, au

Brave et honnête, Championnet fut le type du soldat républicain. Sa statue s'élève à Valence.

(1) SERULLAS (Georges-Simon), chimiste et pharmacien militaire français, né à Poncin (Ain) en 1774, mort à Paris, en 1832. Voir la notice le concernant.

(2) CIRILLO (Dominique), médecin et botaniste italien né à Grumo (Royaume de Naples) en 1734, mort guillotiné en 1799. Elu député après l'établissement de la République Parthénopéenne (1790) il fut arrêté lors de la réaction et exécuté.

(3) Le Général Championnet est mort du typhus qui décimait alors l'armée.

(4) SUCHET (Louis-Gabriel), duc d'Albuféra, maréchal de France, né à Lyon en 1722, mort au château de Montendon, près de Marseille en 1826. Il était le fils d'un fabricant de soieries. Volontaire à 20 ans (1792), chef de bataillon l'année suivante il se distingua à l'armée d'Italie et y gagna le grade de général en chef de l'armée d'Italie (1800) et il défendit la frontière du Var pendant que Masséna était assiégé dans Gênes. Commandant

moment d'expirer une éclatante preuve de l'estime en laquelle il tenait Laubert ; en le chargeant de surveiller l'éducation de son fils.

Descendu du sommet des grandeurs, Laubert eût pu rechercher et obtenir des fonctions éminentes dans sa patrie d'adoption ; les relations qu'il avait avec des personnalités puissantes lui en donnaient les moyens, mais il avait vu de près, en sage, les jeux de l'inconstante fortune.

Dans la Rome antique, il fût retourné à la charrue comme Cincinnatus ; à son époque il retourna à la pharmacie, et il ne crut pas déchoir : il était question de servir l'humanité.

Après le traité qui assurait à la France la possession de l'Italie, Laubert créa, avec Galdi (1) un établissement de typographie à Milan. Cet établissement, dans lequel on imprima plusieurs ouvrages français, traduits par Laubert, prospéra ; mais, Laubert demeurait passionné pour les sciences mathématiques, le quitta et accepta une place de professeur d'hydrographie dans le port d'Antibes, où il s'était marié, et où il avait le projet de rester toute sa vie.

Licencié en avril 1801 par mesure générale, il est, sur la demande du général Dejean (2), qui l'avait connu à Gênes, rappelé à l'activité au mois de novembre 1802. Laubert est nommé pharmacien en chef du Corps expéditionnaire de la Louisiane, placé sous les ordres du général Victor, duc de Bellune (3). La rupture de la paix d'Amiens

d'une division après la paix de Lunéville, qu'il conduisit à Austerlitz, à Iéna. Envoyé en Espagne en 1808, il y resta jusqu'en 1814. Il prit Lérida et remporta près de Sagonte une victoire (1811) dont il fut récompensé par le bâton de maréchal et le titre de duc d'Albuféra. Une statue lui a été érigée à Lyon.

(1) GALDI (Mattéo), avocat et homme politique, né à Coperchia (Province de Salerne) en 1766, mort à Naples en 1831. Persécuté pour ses idées libérales, réfugié en France, il rentre en Italie avec les troupes françaises ; il est successivement ministre de la République Cisalpine en Hollande, préfet ; directeur général de l'instruction publique. A la révolution de 1820 il est président du Parlement napolitain.

(2) DEJEAN (François-Jean-Aimé, Comte), général français, ingénieur ordinaire du roi, né à Castelnaudary en 1749, mort à Paris en 1824. Il se distingua sous Demouriez en 1792 et Pichegru en 1793 et devint général de division. Il fut désigné par Bonaparte, premier consul, pour organiser la République ligurienne. Ministre de la Guerre de 1802 à 1809, pair de France sous la Première Restauration, Grand Chancelier de la Légion d'Honneur pendant les Cent jours, Gouvion Saint-Cyr le chargea, en 1818, de la direction générale des subsistances.

(3) VICTOR (Claude-Victor-Perrin dit, duc de Bellune), maréchal de France, né à La Marche (Vosges) en 1766, mort à Paris en 1818. Il s'engagea en 1792. Adjudant-major, il passa à l'armée d'Italie, participa au siège de Toulon, et fut nommé adjudant-général. Général de brigade en 1793, il fut envoyé à l'armée d'Italie. Il y commanda une division en 1798 et se distingua à Marengo. Chef de l'armée gallo-batave en 1800, il devint en 1805, ambassadeur au Danemark. Réintégra l'armée en 1806 et, après Friedland, fut

ayant empêché le départ des troupes, Laubert est envoyé à l'armée de Batavie (1803-1805), qu'il quitte pour l'armée du Nord avec le grade de pharmacien principal, puis appelé à Paris, par le Général Dejean qui l'attache au ministère de la Guerre, en qualité de chef du bureau de la comptabilité du service de la pharmacie des hôpitaux militaires ; il ne cesse plus dès lors de rester en activité, jusqu'au moment où il prend sa retraite pour jouir, au sein de sa famille unie, du bonheur domestique.

De 1808 à 1811, Laubert occupe les fonctions de pharmacien en chef de l'armée d'Espagne, et, de 1812 à 1814, les mêmes fonctions à la Grande Armée (Campagne de Russie) avec les attributions d'inspecteur général du Service de Santé. Il est chargé, avec l'intendant général, d'assurer l'approvisionnement en médicaments, aliments et boissons des places fortes du Niémen, de la Vistule, de l'Oder et de l'Elbe. Laubert remplit les devoirs de sa charge à la satisfaction de l'Empereur en donnant à Napoléon une haute idée de sa capacité de savant et d'administrateur et en maintenant la pharmacie militaire dans le rang élevé où l'avaient placée Bayen et Parmentier, ses illustres prédécesseurs.

Pendant l'occupation de Moscou, l'Empereur se trouvait en présence de masses d'or et d'argent qu'il s'agissait de transformer en monnaie ; il fallait en faire le départ, organiser un véritable hôtel des Monnaies.

Daru manifestait quelque embarras. « N'avons-nous pas le pharmacien-général ? lui dit Napoléon. Je le charge de tout ». Laubert justifia complètement la confiance de l'Empereur, qui ne l'oublia pas, car, à la mort de Parmentier (1813), il le nomma, de son propre mouvement inspecteur général du Service de Santé, bien qu'il le sût enfermé dans la citadelle de Torgau depuis la bataille de Leipzig et exposé à être prisonnier, comme il le fut effectivement jusqu'à la paix de 1814. Il siégea au Conseil de Santé de 1816 jusqu'à sa mise à la retraite en 1825.

Bien que Laubert n'ait pas exercé ni même eu le désir d'ouvrir une officine de pharmacie, et que, possesseur d'un grade universitaire élevé, il n'eut pas besoin de se faire recevoir pharmacien, il se présenta à l'École de Pharmacie de Paris pour obtenir son

promu maréchal de France. Duc de Bellune en 1808, il fut gouverneur de Berlin avant d'aller commander en Espagne. Il fit la campagne de Russie, d'Allemagne et de France. Rallié aux Bourbons, il reçut la pairie. Major général de la Garde royale (1815), il présida la Commission qui jugea les officiers traîtres pendant les Cent jours et vota la mort de Ney. Ministre de la guerre en 1821, major général en 1823, il démissionna la même année.

diplôme de maître en pharmacie (1), tenant ainsi à justifier la faveur exceptionnelle avec laquelle on l'avait accueilli dans le Service de Santé de l'Armée.

Tant de fatigues et d'événements tumultueux avaient produit depuis quelques années chez Laubert une atteinte cardiaque dont il avait observé lui-même les premiers signes. Ses connaissances en médecine ne lui permettaient pas de se méprendre sur leur cause et sur leur inévitable résultat ; il vit apparaître sa fin avec le calme et la résignation du philosophe qui peut porter sans crainte un regard sur sa vie passée.

Laubert s'éteignit entouré de sa fidèle compagne et de ses enfants, le 3 novembre 1834, dans la soixante-douzième année de son âge. Par un acte de dernière volonté, Laubert avait exprimé le désir qu'aucun honneur ne fut rendu à sa dépouille mortelle ; il avait désigné seulement pour lui rendre les derniers devoirs douze personnes choisies parmi ses amis.

Sa volonté fut accomplie : le corps de Laubert fut porté au cimetière sur le corbillard du pauvre en toute simplicité.

Laubert était commandeur de la Légion d'Honneur (2). Il était membre de l'Académie de Médecine depuis le 6 février 1821. Il avait présidé la Société de Pharmacie.

L'Ecole de Pharmacie de Paris possède un portrait lithographié de Laubert et son buste, don de M. le professeur Bonnet-Maury, est conservé à la Pharmacie centrale du Service de Santé militaire.

\*\*\*

Après avoir exposé la vie de Laubert, disons un mot de son activité de savant et d'administrateur.

Les travaux scientifiques laissés par Laubert auraient été plus nombreux si ses occupations administratives et l'état de guerre, presque continuel, n'avaient pas absorbé la plus grande partie de son temps.

Ses écrits qui ont trait aux mathématiques, lorsqu'il professait cette science à Naples, sont en italien, et peu connus de nous ; ceux

(1) « Ce jour d'hui six avril mil-huit-cent-onze, M. Laubert (Charles) âgé de 48 ans, né à Téano, département du Vésuve, employé en qualité de pharmacien-major depuis le 1<sup>er</sup> vendémiaire an II, et pharmacien en chef de l'armée d'Espagne depuis le 13 mars 1808, a été admis, par l'Ecole assemblée, à subir ses examens. »

(Registre des Délibérations de l'Ecole de pharmacie et Immatricules des aspirants, fol. 40, V<sup>o</sup>).

(2) La pharmacie militaire a eu 8 commandeurs dont 6 inspecteurs (Laubert, Fauché, Poggiale, Coulier, Marty, Masson) et 2 principaux (Demortain et Robillard).



FIG. 11. — Plaque de ceinturon d'officier de santé (période de la Révolution).  
Musée du Val-de-Grâce.

qui regardent les sciences physiques et naturelles sont consignés dans le *Journal de Pharmacie* dans le *Recueil de Mémoires de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie militaires*, dont il était un des principaux rédacteurs.

Parmi les travaux de Laubert, citons, en 1815, un mémoire intitulé : *Vues générales sur le plan qui pourrait être suivi par les pharmaciens chargés de l'enseignement dans les hôpitaux d'instruction* (1), où il décrit à grands traits les parties principales de l'art pharmaceutique ; les points principaux sous lesquels il doit être étudié ; des avantages à retirer des sciences auxiliaires, et surtout de la chimie, et l'exposé dans lequel doivent être liées les connaissances pharmaceutiques. Dans cet exposé lumineux, Laubert contribue à diffuser des idées qui doivent être prises en considération par les pharmaciens instructeurs des écoles d'application et en cela, il apporte son tribut à l'instruction commune.

En 1816, il fait paraître un important mémoire sur : *Recherches botaniques, chimiques et pharmaceutiques sur le Quinquina* (2), ouvrage dans lequel on trouve réuni tout ce qu'on savait, à cette époque, sur le genre *cinchona* et ses espèces si nombreuses. Analysant la plupart de ces espèces dans chacune de leurs parties, Laubert donne une grande extension à l'emploi de l'éther comme réactif dans les analyses végétales : ses essais ont servi de prélude à la découverte de la quinine.

En 1817, Laubert publie le résultat de ses : *Expériences sur la matière que l'Ether extrait de la Noix de Galle* (3), dans lesquelles il constate que la matière en cause contient : de l'acide gallique en petite quantité ; beaucoup de tannin, ou matière analogue ; un peu de matière verte ; et probablement un peu d'une substance qui joue le rôle de matière colorante ou d'extractif. Laubert signale en terminant qu'il s'occupe en ce moment à faire quelques expériences comparatives entre cette matière et celle que l'éther extrait du cachou. L'auteur annonce son intention d'en rendre compte prochainement.

La même année Laubert écrit une : *Notice sur l'analyse de l'orge* (4), d'après les expériences de Proust, dans laquelle l'auteur rend hommage au très intéressant travail analytique sur l'orge, publié par Proust, examiné avant et après la germination. Laubert

(1) *Recueil de Mémoires de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie militaires*, 1815, tome I, p. 363.

(2) *Recueil de Mémoires de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie militaires*, 1816, p. 145 et 277, tome IV, 1818, n. 309.

(3) *Recueil de Mémoires de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie militaires*, 1817, p. 329.

(4) *Recueil de Mémoires de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie militaires*, 1817, p. 419.

rappelle que les applications d'utilité publique, proposées par ce dernier, avaient été prévues depuis longtemps. Sydenham, l'Hippocrate anglais, prescrivait, il y a 150 ans, la petite bière (cerevisia tenuis, smali beer) dans le traitement de la plupart des fièvres. Lewis, dans sa Pharmacopée, en recommande l'emploi, et cette boisson étendue d'eau, est d'un usage commun dans les hôpitaux de la Flandre, de la Hollande, et de l'Alsace ; enfin, le *Formulaire de nos hôpitaux militaires*, édition française, in-8°, publiée par le Conseil de Santé, en l'an II (Février 1794), après avoir donné la formule de la tisane d'orge, ajoute, page 9, : « qu'on pourra remplacer avantageusement cette boisson par la décoction de racine polipode ou de chien-tient, et par la petite bière »...

Cette dernière substitution a été oubliée, par négligence, sans doute, dans l'édition du même *Formulaire*, imprimée à Paris en 1804. Quant aux eaux minérales saturées d'acide carbonique, les instructions sur les *eaux minérales à l'usage des troupes*, publiées depuis 1792, par nos divers Conseils de Santé, contiennent toutes la recommandation expresse aux pharmaciens en chef, de profiter du voisinage des brasseries, pour faire, presque sans frais, des eaux gazeuses pour nos hôpitaux militaires ; d'ailleurs dans la dernière guerre, nos pharmaciens militaires ont souvent employé, aux armées, l'orge germé pour obtenir des sirops, lorsqu'ils se trouvaient dépourvus de sucre dans les ambulances. Les vœux philanthropiques de Proust, déclare Laubert, sont donc remplis, et il invite les officiers de Santé en chef des hôpitaux militaires, à profiter des résultats du travail de ce savant chimiste, et à faire, dans leur pratique, un plus fréquent usage des préparations médicinales de l'orge germée.

En 1818, dans une courte *Note sur la Noix de Galle* (1), Laubert, n'ayant pu achever le travail qu'il avait commencé sur la noix de Galle, se borne à faire connaître la nature de la matière verte indiquée dans son premier travail : « Une mesure de la teinture éthérée de noix de Galle, a été mêlée avec une demi-mesure d'alcool très rectifié. On a ajouté à ce mélange un quart de mesure d'eau ; et, après avoir agité fortement la liqueur, on l'a laissée pendant vingt-quatre heures en repos. Par l'action de l'eau sur l'alcool, une partie de l'éther a surnagé : cette portion était verte ; et ayant été séparée de l'autre partie du liquide par le moyen d'un entonnoir, elle a été abandonnée à l'évaporation spontanée. Il est resté, après cette évaporation, une matière oléagineuse légèrement acide, et qui avait toutes les qualités d'une huile grasse ».

Laubert a consigné dans cette note, d'une manière succincte, le

(1) *Recueil de Mémoires de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie militaires*. 1818, p. 384.

résultat de son travail sur la noix de Galle, afin de faire connaître aux pharmaciens militaires, le procédé qu'il a employé pour obtenir l'huile dont il est fait mention ; procédé qui leur serait peut-être utile dans les recherches analytiques auxquelles ils pourraient se livrer sur les substances végétales.

La même année paraît sous la signature de Laubert le résultat de : *Quelques essais sur la Racine de Quinquina* (1). On attribue, dit-il, à la racine de quinquina des propriétés fébrifuges, supérieures même à celles de l'écorce ; et l'on dit que les essais qui ont été faits en Espagne, ont donné les résultats les plus satisfaisants.

Et Laubert déclare : « Il résulte de ces essais, que l'échantillon que nous avons examiné, et qui pesait 30 grammes, ne contenait pas de matière verte. Il a fourni à peu près 4 grammes de matière amy-lacée, légèrement colorée ; une très petite quantité d'acide gallique, que nous n'avons jamais pu séparer du quinquina ; de la matière rési-niforme en très petite proportion et un gramme de matière colorante. Si la racine en question appartient réellement à une plante du genre *cinchona*, et si, comme on le dit, la racine des plantes qui appartiennent à ce genre possède les propriétés antifebriles à un degré éminent, nous serions plus embarrassés que jamais pour déterminer la nature de ce principe. L'analyse comparative de la racine et de l'écorce et les essais thérapeutiques bien dirigés, pourront seuls jeter quelques lumières sur cette intéressante question. C'est par le concours de ces expériences, termine Laubert, que l'on pourrait savoir un jour si le quinquina, lorsqu'il est indiqué, agit réellement en vertu d'un principe spécifique, et que l'on parviendrait peut-être à connaître la nature de ce principe, ou mieux encore, la véritable manière d'agir de l'écorce du Pérou.

En 1826, Laubert exposait dans un important mémoire intitulé : *Résumé des essais qui ont été faits par les officiers de santé militaire pour la conservation, le dégorgeement et la reproduction des sangsues depuis 1820 jusqu'à ce jour* (2). L'auteur retrace les expériences faites par les officiers du Service de Santé pour remédier aux inconvénients dont est menacé la grande consommation des sangsues, dans la pratique médicale. A grands traits il décrit les moyens, fruits de longues expériences, les plus favorables à la conservation des sangsues ainsi qu'à leur mode de reproduction ; enfin il rend compte des recherches faites en vue d'utiliser celles qui ont déjà été employées. Leurs essais relatifs au premier objet ne sont pas sans intérêt : Dans ceux qui

(1) *Recueil de Mémoires de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie militaires* 1818, p. 339.

(2) *Recueil de Mémoires de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie militaires*, 1826, p. 206.

concernent le second, ils ont suivi les traces des personnes qui les avaient déjà précédées ; et s'ils n'ont pas le mérite de la priorité dans la découverte des cocons, ils ont celui d'avoir bien rencontré.

Mais leurs essais relatifs aux sangsues qui ont déjà servi sont d'autant plus remarquables, qu'ils ont fourni des résultats auxquels on ne devait pas s'attendre d'après l'opinion qui s'était établie sur ces sortes d'expériences. Ceux qui s'en étaient déjà occupés n'avaient eu quelques succès que sur un petit nombre de sangsues seulement ; et ils avaient cherché plutôt à satisfaire leur curiosité qu'à obtenir un avantage réel.

On croyait généralement que ces expériences ne pouvaient pas réussir dans un grand établissement, parce que, disait-on, elles exigent un temps très long, des soins méticuleux et impraticables dans un grand service ; on les regardait donc comme illusoires, ou tout au plus susceptibles d'exécution sur quelques dizaines de sangsues, et jamais sur un grand nombre. Et Laubert termine en déclarant que les préjugés que l'on a eus jusqu'à ce jour sur la conservation, la production et l'emploi des sangsues qui ont déjà servi ; et l'on doit reconnaître qu'en procurant une économie à l'Etat, ils ont rendu service à la science et à l'humanité.

En 1827, Laubert faisait paraître une note sur la *Découverte du Brôme* (1) par Balard, pharmacien et préparateur de chimie à la Faculté des Sciences de Montpellier et le rôle de Sérullas dans la solidification du Brôme, qu'il fait suivre d'un court exposé sur les Cyanure de Brôme, matière dont les propriétés ne sont pas sans difficulté ni danger à analyser en raison de la grande volatilité et de l'action délétère de ce produit. L'auteur se propose d'ailleurs de revenir sur cette question dès qu'il aura du brôme à sa disposition.

En 1829, dans un mémoire des plus intéressants, modestement intitulé : *Du soufre et de ses combinaisons les plus usitées en médecine* (2), Laubert a esquissé l'histoire de la chimie, des modifications qu'a subies cette science depuis le renversement de la théorie du phlogistique jusqu'à la théorie atomique. Il fait l'application de cette dernière aux combinaisons du soufre, et démontre, par l'analyse, par le raisonnement et le calcul, qu'elles sont toutes soumises aux lois des proportions simples ou multiples ; que les changements de température pendant que s'opèrent les combinaisons, doivent être attribués à l'électricité ; que l'état actuel de la science permet de substituer aux affinités chimiques les forces électriques ; et qu'il y a avan-

(1) *Recueil de Mémoires de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie militaires* 1827, p. 246.

(2) *Recueil de Mémoires de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie militaires*, 1829, p. 1. 1830, suite du mémoire p.85.

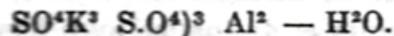
tage à remplacer des actions dont on ne connaît aucune des propriétés par des forces qui offrent des phénomènes dont on peut calculer les lois physiques ; mais il ne perd pas de vue son principal objet : l'art de préparer et d'administrer les médicaments.

Enfin, en 1833, Laubert écrivait un mémoire sur : *Des propriétés chimiques dans la nature inorganique* (1), où il explique comment les chimistes ont trouvé le moyen de désigner par de simples formules la composition atomique des corps.

En effet, ils ont trouvé, continue Laubert, le moyen de représenter par des formules la composition des corps, en employant leurs éléments et le nombre de leurs atomes. L'emploi de ces formules les rend très utiles, à cause de leur simplicité et de leur précision.

Pour montrer quel nombre de faits une simple formule pourrait énoncer nous donnons l'explication suivante : « Les corps élémentaires » sont désignés dans ces formules par la lettre initiale de leur nom, » à laquelle on ajoute une seconde lettre lorsqu'on veut distinguer un » corps d'un autre corps, qui commencerait par la même lettre. L'oxy- » gène est désignée par la lettre O, l'azote par les lettres Az, » ou par la lettre N, si on veut lui donner le nom de nitricum ; l'alu- » mine par Al, l'hydrogène par H, le carbone par C, le calcium par Ca, » le potassium par P, ou par K si on le nomme kalium, etc..., etc... » Un chiffre, placé à gauche de la lettre initiale, sous la forme d'un » coefficient, multiplie les atomes placés à sa droite ; on écrit 2 O pour » deux atomes d'oxygène. Mais lorsque le chiffre est placé à droite de » la lettre en guise d'exposant algébrique, il multiplie seulement les » poids atomiques placés à gauche : SO<sub>3</sub>, signifie un atome de soufre » et trois atomes d'oxygène, S<sub>2</sub>O<sub>5</sub>, deux atomes de soufre et cinq » atomes d'oxygène. Pour plus de simplicité, on peut indiquer le » nombre des atomes d'oxygène par autant de points placés au-dessus » des radicaux, comme on le fait dans l'exemple ci-après. »

« On a représenté la composition de l'alun par la formule sui- » vante :



Et Laubert dit en terminant que les formules chimiques indiquent les proportions des corps élémentaires et leurs combinaisons avec la plus grande précision, puisqu'elles sont l'expression des analyses faites par des chimistes qui unissent à un talent supérieur tous les moyens que l'art fournissait à l'époque pour obtenir les meilleurs résultats possibles dans l'état actuel de la science.

Pour être complet, signalons qu'en 1817, Laubert avait consacré

(1) *Recueil de Mémoires de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie militaires*, 1833, p. 317.

deux notices (1) relatives à la vie et à l'œuvre scientifique de deux grandes illustrations de la Pharmacie militaire : Pierre Bayen et A.-A. Parmentier.

Et en 1820, la remarquable étude sur la pharmacie militaire insérée au *Dictionnaire des Sciences médicales* (2), sous les initiales C.-J. L., est à signaler. En 1821, Laubert participe à la rédaction du *Formulaire des Hôpitaux militaires* (3).

Pour terminer l'exposé des travaux scientifiques de Laubert, mentionnons qu'il eut le mérite de créer, en France, une des premières fabriques d'acide sulfurique.

\*\*

Sur le plan administratif, la carrière de Laubert fut aussi brillante. Quelques faits suffiront à le confirmer.

Lorsqu'il fut mis à la tête du gouvernement de la République Parthénopéenne, créé par le Directoire après la conquête de Naples, Laubert, dit Fée (4) : « gouverna la ville avec une sagesse et une » modération infinies ». Il dut songer à contribuer au maintien de la discipline dans l'armée conquérante, et d'assurer la tranquillité de la ville. La solde de l'armée était arriérée, les caisses étaient vides, le peuple était pauvre : il réunit alors les principaux habitants par quartier ; il les fait s'imposer ou les impose lui-même, s'il connaît leur fortune. Un riche banquier se montre très récalcitrant contre cette contribution de guerre, et refuse de payer sa part de cet impôt. Laubert le prit en particulier et lui dit de payer, s'il ne voulait pas qu'il fit connaître aux commissaires qu'il avait des trésors cachés dans sa citerne, et que, seul, il pourrait fournir le quart de la contribution totale. Laubert avait été informé par un domestique infidèle qui comptait sur une récompense, espérant que son maître serait dépouillé.

Ce trait de la vie de Laubert fait bien connaître son caractère, il montre le souci d'équité et de justice avec lequel Laubert administrait ses anciens concitoyens.

Pendant le ministère du comte de Cessac (5), des projets d'organi-

(1) *Recueil de Mémoires de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie militaires*. 1817, p. 397 et 407.

(2) *Dictionnaire des sciences médicales*. Paris, Panckoucke, 1820 (p. 221).

(3) *Formulaire des Hôpitaux militaires*. Paris. 1821.

(4) *Souvenirs de la guerre d'Espagne, dite de l'Indépendance* (1809-1813) notes (p. 301).

(5) LACUÉE (Jean-Girard, Comte de Cessac), général et homme politique français, né à La Massas (Lot-et-Garonne) en 1752, mort à Paris en 1841. Les écrits qu'il publia pour signaler les abus dans l'armée le firent appeler,

sation empruntés aux puissances qui n'ont pas la réputation de faire cas de la vie du soldat que les blessures rendent invalide, étaient présentés comme moyens d'économie ; il n'était bruit aux armées que de faire disparaître les pharmaciens du cadre des officiers de Santé militaires, et de les remplacer par quelques personnes formées aux simples travaux manuels, et exerçant sous l'autorité des officiers de Santé qui seraient d'une seule profession, réunissant le service de trois spécialités ; projet que Napoléon repoussa comme ridicule et insensé. Lorsque plus tard on lui en proposa l'adoption, Laubert, dédaignant de combattre ce projet, écrivit à Parmentier qu'en passant de l'enseignement des mathématiques transcendantes à l'exercice honorable de la pharmacie, il n'avait pas du penser qu'il lui serait proposé d'abjurer la science pour descendre au rôle subalterne de manœuvre, et qu'il donnait sa démission, ne voulant pas se prêter à l'exécution d'un projet hautement avoué par son auteur.

Sa lettre contenait des expressions d'une énergie marquée, même par les formes polies qui l'accompagnaient ; elle donna l'éveil à l'autorité ministérielle, et le projet fut écarté comme ramenant, sans utilité, l'art à son enfance. Dans l'amélioration et l'organisation du service pharmaceutique des hôpitaux militaires, Laubert prit diverses mesures qui rendirent plus efficaces l'utilisation et la répartition des médicaments. En effet, à cette époque, l'approvisionnement des places fortes en médicaments était le même pour toutes, et proportionnellement à la force de la garnison.

Laubert fit remarquer à l'Empereur que cette façon de procéder était vicieuse, et qu'il fallait la solutionner d'après la nature des maladies qui règnent dans ces places, qu'à Mantoue, où les fièvres intermittentes sont fréquentes, on ne peut donner le même approvisionnement qu'à Luxembourg, sur un rocher où les fièvres inflammatoires se produisent souvent.

Laubert fut chargé, en outre, avec l'Intendant-général, d'assurer l'approvisionnement en médicaments, aliments et boissons, des places sur la Vistule, sur l'Oder, sur l'Elbe.

Laubert a pris part à la rédaction des règlements sur le service des subsistances de l'armée et a contribué, dans une large mesure, à l'amélioration du pain de munition. L'ordonnance du 20 octobre 1822, qui exclut le seigle de l'alimentation du soldat et prescrit l'emploi de

en 1789, au Comité de réorganisation de l'armée. Envoyé par le Lot-et-Garonne à l'Assemblée législative, il contribua au succès de Valmy. En 1793, il fut envoyé dans les Pyrénées pour y organiser la défense et entra deux ans plus tard au Comité de Salut Public. Sous l'Empire, Napoléon-I<sup>er</sup> le nomma général de division, et ministre de l'administration de la guerre. Premier gouverneur de l'École Polytechnique (1804-1814). En 1814, il se rallia aux Bourbons.

farines de pur froment blutées à 10 %, a suivi les études préalables qui lui avaient été confiées par le Ministre de la Guerre (Maréchal Victor, duc de Bellune).

Enfin, Laubert participa à la rédaction du *Formulaire des Hôpitaux militaires*; présenté par le Conseil de Santé au Ministre de la Guerre, en 1821. *Le Guide des Officiers de Santé*, pour les prescriptions médicales est remarquable par la simplicité des formules admises dans ce code; le précis de matière médicale qui le précède fait connaître d'une manière concise la nature et l'origine de chaque substance, et rend cet ouvrage précieux aux pharmaciens militaires, qui en font leur *vade mecum*. Il n'est pas exagéré de souligner ici que ce formulaire appartient à Laubert et qu'il y fait montre de savant autant que d'administrateur.

Nous ne serions pas complet si, en terminant, nous ne disions un mot de l'homme.

Lodibert (1) nous fait de Laubert le portrait suivant : « Laubert » était d'une taille très élevée; son regard exprimait la pénétration » de son esprit, la bonté de son cœur et la candeur de son âme. Il » avait, dans sa belle physionomie et dans son noble caractère, beau- » coup de traits de ressemblance avec Franklin; comme lui, il ser- » vit avec désintéressement et chaleur la liberté de son pays et, après » avoir occupé les plus hauts emplois, il est mort dans un état de for- » tune qui n'est pas même *l'aurea mediocritas* d'Horace, son auteur » de prédilection. »

Fée (2), dans ses notes et souvenirs de la guerre d'Espagne, nous le dépeint ainsi : « Laubert était de mœurs antiques, bon et ferme tout » à la fois; il avait, pour ses subordonnés, de véritables sentiments » paternels. C'était un savant, un érudit, un lettré très profondément » versé dans la connaissance des auteurs latins; mais c'était aussi un » homme modeste et plein de candeur ».

Ainsi la Pharmacie militaire, dont l'origine remonte à nos premières troupes régulières, s'est fortifiée et a grandi par la science, le travail, l'étude. Elle a étendu ses bienfaits aux hôpitaux, aux camps et aux pays occupés par nos armées.

Elle se fait gloire du génie de Bayen, de l'ardente philanthropie de Parmentier et du noble caractère de Laubert dont nous venons d'esquisser la vie et les travaux.

(1) LODIBERT. Notice nécrologique.

(2) FÉE. Souvenirs de la Guerre d'Espagne. Notes.

**TITRES MILITAIRES ET PROFESSIONNELS  
DE CHARLES-JEAN LAUBERT**

- Charles-Jean LAUBERT.  
 Né à Téano (Royaume de Naples), le 8 septembre 1762.  
 Décédé à Paris, le 2 novembre 1834.  
 Professeur de physique et de mathématiques, à Naples, 1784.  
 Pharmacien de 1<sup>re</sup> classe requis à l'armée d'Italie, 1<sup>er</sup> vendémiaire an II (22 septembre 1793).  
 Pharmacien de 1<sup>re</sup> classe titulaire à la même armée, 20 ventôse an IV (10 mars 1796).  
 Licencié par mesure générale, le 4 floréal, an IX (25 avril 1801).  
 Rappelé le 15 brumaire, an XI (8 novembre 1802).  
 Pharmacien de 1<sup>re</sup> classe à l'expédition de la Louisiane, le 15 brumaire an XI (8 novembre 1802) au 1<sup>er</sup> prairial suivant (21 mai 1803).  
 Pharmacien de 1<sup>re</sup> classe au corps d'armée de Batavie, du 1<sup>er</sup> prairial, an XI, au 5 frimaire, an XIV (27 novembre 1805).  
 Pharmacien principal à l'armée du Nord, du 5 frimaire, an XIV, au 12 mars 1806, et au Directoire des hôpitaux, du 12 mars 1806 au 13 mars 1808.  
 Pharmacien en chef à l'armée d'Espagne, du 13 mars 1808 au 10 avril 1811.  
 Pharmacien en chef chargé de l'inspection générale des dépôts de médicaments et pharmacies des hôpitaux en régie et en entreprise, du 10 avril 1811 au 19 janvier 1812.  
 Pharmacien en chef de la Grande Armée, du 19 janvier 1812 au 13 janvier 1814.  
 Inspecteur général du service de Santé militaire, du 13 janvier 1814 au 10 janvier 1816.  
 Membre du Conseil de Santé, du 10 janvier 1816 au 13 octobre 1824.  
 Pharmacien-inspecteur, membre du Conseil de Santé, du 13 octobre 1824 au 17 avril 1825.  
 Admis à la retraite le 11 avril 1825.  
 Président de la République Parthénopéenne que le Directoire venait de proclamer (1799).  
 Membre de l'Académie de Médecine, 6 février 1821.  
 Président de la Société de Pharmacie.  
 Commandeur de la Légion d'Honneur.

**CAMPAGNES**

- A l'armée d'Italie, depuis le 1<sup>er</sup> vendémiaire, an II (22 septembre 1793), au 4 floréal an IX (25 avril 1801).  
 A l'armée de Batavie, depuis le 1<sup>er</sup> prairial, an XI (21 mai 1803) au 5 frimaire, an XIV (27 novembre 1805).  
 A l'armée du Nord, depuis le 5 frimaire, an XIV (27 novembre 1805), jusqu'au 12 mars 1806.  
 A l'armée d'Espagne, depuis le 13 mars 1808, jusqu'au 10 avril 1811.  
 A la Grande Armée, depuis le 19 janvier 1812, jusqu'au mois de mai 1814.

## BIBLIOGRAPHIE

---

- BALLAND (A.) — *Travaux scientifiques des pharmaciens militaires français*. Paris, Asselin, 1882.
- BALLAND (A.) — *Les Pharmaciens militaires français*. Paris, L. Fournier, 1913 (p. 21, 52, 102, 136, 174, 257, 329, 354-357).
- CHEVALLIER (A.) — Notice nécrologique sur Charles-Jean Laubert. *Journal de Chimie médicale*, tome I, 2<sup>e</sup> série 1835 (p. 51-56).
- FAUCHÉ (J.-R.) — Notice biographique sur M. Laubert, lue à la distribution solennelle des prix du Val-de-Grâce, le 2 décembre 1834. in *Recueil de Mémoires de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie militaires*, 1<sup>re</sup> série tome 37, 1835 (p. 1-14).
- FÉE (A.-L.-A.) — *Souvenirs de la guerre d'Espagne (1809-1813)*. Paris, Berger-Levrault, 1856.
- LODIBERT (J.-A.-B.) — Notice nécrologique sur Charles-Jean Laubert. *Journal de Pharmacie*, tome XX, 1834, (p. 705-709).
- VARENNE (L.) — *Organisation et fonctionnement du Service pharmaceutique de l'armée*. Paris, Berger-Levrault, 1915 (p. 13-14).
-